

L'Apocalypse sans peine

Dans quatre milliards et demi d'années, un peu plus ou un peu moins (à cette échelle-là, on n'est plus à dix millions près) le Soleil aura disparu. C'est une certitude scientifique absolue. Le Soleil cessera de briller et il deviendra une sorte de grosse patate froide toute dure, de la taille de la Terre. Ce qui, à l'échelle de notre Soleil actuel, n'est pas grand-chose.

On dit que le Soleil consommera son reste de carburant et qu'avant de se ratatiner, il enflera d'abord démesurément. Il ne fera qu'une bouchée des planètes les plus proches, il les gèlera comme tomates cerises à l'apéro, hop, Vénus, hop, Mercure. La Terre restera à distance mais grillera tout entière, aussi vite que merguez au barbecue. Le Soleil aura

encore quelques soubresauts ; puis il s'éteindra. Alors sa température s'abaissera peu à peu, il s'effondrera sur lui-même et au bout de quelques milliers d'années, ce ne sera qu'une étoile morte de plus.

Tout cela, on le sait déjà. C'est notre avenir, lointain d'accord, mais quand même, un avenir certain. La mort du Soleil, c'est l'apocalypse à portée de compréhension de n'importe qui, pas vrai. Même moi, qui n'ai aucune formation spécifique dans ce domaine.

J'avoue que cette histoire m'a foutu un coup hier matin au réveil. Quelqu'un en parlait à la radio et son ton était convaincant, sinistre m'a-t-il semblé, pourtant je ne voyais pas très bien en quoi un ton alarmiste pouvait nous aider en quoi que ce soit. Ce n'est pas comme l'effet de serre, le réchauffement de la planète et tout le tintouin, ça encore, chacun en est un peu responsable, il faut sensibiliser le citoyen moyen, réagir, trier ses poubelles dans les petits bacs de couleur, penser à éteindre la télé en veille et ne pas laisser les mouches griller sur l'halogène.

Mais la mort du Soleil ?

Parce que l'animateur du journal du matin sait rassurer, il a conclu après le scientifique,

dans un bon rire gêné : Donc il nous reste plus de quatre milliards d'années pour nous préparer à l'extinction du Soleil, tout de même. Mais l'autre ne l'entendait pas de cette oreille, en rébellion face au discours optimisant il a crié : Notre étoile va mourir et quoi qu'on fasse, on grillera, on grillera je vous dis, on grillera ! et sa voix tournait au suraigu comme si le poste était mal réglé, puis le jingle a retenti et l'émission a été coupée sur cette note dépressive.

J'étais dans la cuisine à ce moment-là, je venais juste de me lever pour préparer le café, et je me suis brûlé.

J'ai vérifié dans l'encyclopédie. Notre Terre, d'après les derniers pronostics de ceux qui s'y connaissent un peu, serait apparue il y a quatre milliards, peut-être quatre milliards et demi d'années. Donc, si je compte juste, et vous pouvez me faire confiance c'est mon métier n'est-ce pas, en tant que comptable, nous sommes à mi-parcours. Peut-être a-t-on même passé la moitié, sans s'en rendre compte. Si ça se trouve nous sommes déjà dans la descente après le sommet, en roue libre dans la pente qui mène droit au chaos :

les mains loin des freins et les jambes à l'équerre sur le vélo, sans toucher les pédales.

Je suis quelqu'un de pragmatique et plutôt de bonne composition, dans l'existence, je ne me laisse pas déstabiliser comme ça mais enfin, à chacun ses limites. J'y ai pensé toute la journée, moi, à l'étoile moribonde, en me rasant, en préparant le petit déjeuner de Françoise et des filles, en les accompagnant au lycée, en déjeunant avec les collègues, et ainsi de suite, je vous épargne mon emploi du temps réglé au millimètre. Et c'est encore à ça que je pensais, en plein barbecue dans le jardin avec les Fournier et les Delpesch, ce soir, face aux merguez : au Soleil.

Fournier gérait tant bien que mal les grillades, il n'est pas très adroit le pauvre ; il est rare qu'il ne se brûle pas mais il tient à ce rôle viril, il n'est pas bricoleur et n'y connaît rien en vin, alors vis-à-vis de nos femmes il faut bien qu'il assure un peu. Je lui ai demandé ce qu'il pensait de tout ça.

Il m'a dit en retournant la côte de bœuf carbonisée, sûr de lui :

– Non mais tu te rends compte, d'ici quatre milliards d'années, tout ce qu'on peut faire ?

Alors que sans se forcer on va déjà sur Mars, tu t'imagines qu'on va rester les bras croisés, sans trouver de solution ? Couillon, va.

J'ai soulevé quelques objections de principe : la Terre grillera bel et bien, par exemple, c'en sera fini de la Voie lactée, notre galaxie. Mais Fournier avait réponse à tout comme toujours, en projetant la graisse des saucisses noirâtres sur son tee-shirt il disait que de sympathiques extraterrestres nous tireraient d'affaire ou alors, on coloniserait une jolie petite planète bien confortable dans une autre galaxie pas trop loin tout de même, avec de l'eau et de l'oxygène et tout et tout. À l'écouter je croyais voir les pistes de ski et le chalet avec coin montagne pour l'hiver, les cocotiers et le village vacances familles l'été.

Je n'étais pas dans mon assiette et les merguez sont mal passées. Je sais que Fournier est un optimiste incurable : il croit encore que sa fille aura son bac, par exemple, alors qu'il m'arrive, même à moi, de la voir attablée au café à l'heure où ses cours commencent et ça n'a pas l'air de la gêner. Parfois elle va jusqu'à se permettre un clin d'œil qui dit, chiche de prévenir mon père.

Sans blague pour un peu je dirais qu'elle me drague, cette gamine, elle a à peine l'âge de mes filles mais si l'une de mes gosses s'habillait pour moitié comme Magali Fournier, je ne le tolérerais pas. Fournier est capable d'affirmer, alors qu'il cumule des pertes chaque année à force de dépenser à tort et à travers, qu'au bout du compte il rentabilisera l'entreprise familiale. Et moi je le sais bien, qu'il sera à deux doigts du dépôt de bilan cet hiver ; alors comment croire en ses pronostics.

Je n'étais pas outre mesure rassuré, au fond, que notre avenir collectif dépende d'une hypothétique galaxie lointaine ou d'une rencontre avec des extraterrestres dont il reste à prouver qu'ils soient bien disposés à l'égard des Terriens, et de mes descendants en particulier. Imaginez qu'il s'agisse de clones de Fournier, juste un peu plus intelligents. Nous voilà bien.

Au moment d'éteindre la lumière, dans le lit, j'ai dit à Françoise : Tu sais quoi ? Dans quatre milliards d'années le Soleil va disparaître et nous tous avec...

– Tant que ça ? a-t-elle répondu, dans un bâillement.

Puis elle s'est endormie d'un coup et je me suis senti seul dans la pénombre, les yeux grands ouverts, à imaginer le Soleil en fusion avant le noir complet.

Ce matin quand je me suis levé, j'avais très peu et mal dormi, j'avais mal aux yeux comme si j'avais fixé le ciel en plein midi.

Dans ces cas-là je me connais, quand quelque chose me trotte dans la tête je n'arrive à rien tant que je n'ai pas arrêté une ligne de conduite, des aigreurs d'estomac et une migraine le dimanche c'est bien tout ce que j'y gagne, donc j'ai pris une décision.

J'ai décidé de prendre le temps de réfléchir, en l'occurrence.

Pour la première fois depuis l'ouverture du cabinet comptable il y a dix-huit ans, je ne suis pas allé au bureau et j'ai décommandé les rendez-vous, sans en parler à Françoise qui était déjà partie au lycée avec les filles. J'ai dit à la secrétaire : Anne-Marie, soyez gentille vous m'annulez tous les rendez-vous aujourd'hui, un petit souci de santé de rien du tout, je travaillerai chez moi. Anne-Marie ne m'a pas questionné, elle ne se permet pas c'est une excellente secré-

taire, mais elle est restée sans voix, tétanisée.

Je suis un bosseur, un laborieux, comprenez : sinon je ne serais arrivé à rien, je n'avais ni appui ni héritage moi, pas d'immeuble locatif pour vivre sur la bête, pas d'usine de papa, rien que les rouages de mon cerveau et mon labeur et ma bonne volonté. Jamais je n'ai manqué d'aller au bureau, week-end compris. Même à la naissance de mes filles je me suis toujours débrouillé pour faire un saut voir mon associé, comme ça au passage, prendre quelques dossiers pour la salle d'attente de la maternité. Et puis elles sont nées l'une comme l'autre en pleine clôture des comptes, on ne pouvait pas tomber plus mal ; ce n'était pas de leur faute ni celle de mon épouse, je précise, c'était même un peu obligé, la conception correspondait à ma seule semaine de relâche, l'été, quand je rejoins Françoise chez ses parents à la campagne, et encore, comptes semestriels sous le bras et calculette en bandoulière. Alors forcément, on se détend comme on peut.

Je voulais me trouver un coin tranquille pour faire le point, me mettre en paix avec moi-même en quelque sorte, en perspective

de la fin du monde ; histoire de ne plus y penser la nuit suivante.

Je ne voulais rien de plus, je vous assure.

Le problème est que dans cette ville, par force et par métier, je connais tout un chacun. On n'est pas très nombreux par ici, je veux dire si l'on exclut ceux des logements sociaux des Pâturages, la barre d'immeuble sur la grand-route. Il suffit que je ne sois pas au bureau pour que chacun me salue, me parle, me raconte sa vie, note ma présence loin de mes terres comme tout événement qui se produit dans notre petite ville. J'ai cherché un refuge, seul ; c'est ainsi que je suis entré dans l'église, aussi parce que dehors il faisait un peu chaud, j'avais beaucoup marché et j'étais en sueur.

L'église était presque vide. C'est une église sans aucun charme et le curé est un emmerdeur mais le matin il est au presbytère, j'étais sûr d'être tranquille. Je me suis assis au frais sur un banc du fond, près des cierges parce que j'aime bien l'odeur de la bougie, ça me rappelle quand j'étais enfant de chœur, et j'ai pu me consacrer à ce que j'évitais depuis tant d'années : j'ai réfléchi.

Ma vie, depuis presque vingt ans que je suis installé dans cette ville, m'est apparue bien ordinaire. Des années heureuses, certes, du bonheur banal comme il y en a pour beaucoup de gens, ici autant qu'ailleurs.

Je me suis dit une journée, finalement c'est presque rien à l'échelle de toutes ces années encore à vivre pour l'espèce humaine : mais c'est tout de même une journée qui me rapproche de la fin du monde, et ça vaut la peine d'être vécu intensément. Ai-je vécu chaque journée intensément, depuis vingt ans ? J'avais bien peur de répondre non.

Je me suis demandé pourquoi cette information minime pour les autres, la disparition de notre petit monde dans très, très longtemps, avait un tel impact sur moi. J'ai levé les yeux et pile à ce moment un rayon de soleil est venu éclairer le vitrail de gauche, hideux et moderne, qui représente saint Jean, patron de notre paroisse, avec des joues faméliques et des bras anguleux, dans un triste camaïeu marron gris.

J'ai eu l'intuition de ma vraie mission. Peut-être Dieu avait-il laissé la grâce me toucher par cette voie improbable ; les voies du Seigneur etc., comme dirait l'autre et après

tout, la métaphore du Soleil valait bien un petit chemin de Damas personnel.

Je sais tout de mes voisins, mieux : je remplis leurs liasses fiscales. J'en sais plus sur la vie, et les tics et les travers de chacun d'eux, que leur confesseur ou leur médecin traitant. Je connais leurs manigances pour reprendre un commerce, les bas de laine accumulés, les échecs pitoyables, les querelles d'héritage, les mesquineries de bouts de ficelle. Je sais que Mériot, qui gagne des cents et des mille avec ses deux pharmacies, baisse bien bas la tête à la messe et joue au grand seigneur quand les pompiers sont de sortie, calendrier sous le bras ; mais il est radin comme pas deux et sur sa déclaration d'impôt, pas l'ombre d'un don déductible.

Je sais que Bessac, avec sa grande surface en bordure de la ville, a bâti sa fortune sur la ruine de ses fournisseurs, resserrant chaque jour un peu les prix, menaçant de les retirer du référencement pour obtenir un rabais de trois francs six sous. Il a racheté l'un d'eux après faillite, un modeste menuisier industriel, pour installer son neveu, fainéant sans cervelle. Je sais aussi que la femme de

Cardoux, l'entrepreneur en bâtiment, pique dans la caisse ; que lui, Cardoux, fait soixante pour cent de son chiffre au noir, et surfacture à tour de bras pour graisser la patte d'un certain élu de mes voisins. Grâce à qui il a construit en pleine zone protégée, le petit malin. L'architecte aussi était de la combine : c'est Amblard, des meubles Amblard, qui n'a pourtant pas besoin de tondre autrui pour vivre au-dessus de ses moyens. Il y a encore Chaumont. Celui-là est négociant en vins et champagnes, des bénéfices Dieu sait qu'il en fait, un million net pour vingt de chiffre, et bien croyez-moi, même au mariage de sa fille il a servi ses fins de cuves, du mousseux au rabais et trafiqué encore : un quart de verre chacun au mieux.

Tous sont mes clients. Je les ai servis honnêtement, pour pas cher, jamais je n'ai monté les prix, toujours j'ai fermé les yeux avec une pudeur qui, disent-ils, m'honore. Je les connais, mieux que leur propre mère.

Qui mieux que moi saurait trier le bon grain de l'ivraie, au jour du Jugement ?

Qui est digne d'ouvrir le livre et d'en rompre les sceaux, nous dit saint Jean ?

Dans la pénombre j'ai déchiré une feuille blanche de mon carnet, je l'ai partagée en deux colonnes. Sur celle de gauche j'ai écrit Débit, sur celle de droite Crédit. J'ai souligné ces deux mots, avec ma règle et mon stylo rouge. J'ai séparé les deux colonnes d'un trait sans équivoque. J'aime que mes notes soient claires.

Sous le mot Débit j'ai écrit quelques noms, comme ils me venaient en tête en les reclassant par ordre alphabétique :

Amblard

Bessac

Cardoux

Chaumont

Mériot

Monvat

Et quelques autres. Chacun d'eux était coupable, oui coupable, d'entorses morales et fiscales d'une évidence absolue.

Et sous Crédit, d'autres noms. Ceux qui ne calculent pas et donnent toujours. Ceux qui doivent compter chaque sou et aimeraient bien, eux, payer des impôts. Ceux-là, je ne les ai jamais fait payer parce qu'ils n'ont pas de quoi, pour eux c'est le règne du troc, parfois ils passent m'offrir un brochet attrapé le jour

même, parfois c'est des années plus tard, un tableau trouvé dans un héritage, une croûte droit tirée du grenier mais offerte de bon cœur. Oui, pour ceux-là, c'était clair et sans l'ombre d'une hésitation.

Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux.

Pour certains, comme Fournier, c'était le bénéfique du doute. J'ai d'abord inscrit Fournier dans la colonne Débit, puis j'ai eu des remords, à cause des merguez partagées, alors je l'ai barré et réinscrit dans la colonne Crédit, mais avec un point d'interrogation entre parenthèses, à côté, au crayon à papier pour éviter les ratures ensuite. Il faut être rigoureux : chez Fournier, ce qui ne va pas c'est sa fille, et il n'en est qu'à moitié responsable.

À la fin j'ai passé quelques régularisations. Puis j'ai arrêté les comptes.

Je me suis agenouillé sur le prie-Dieu et j'ai récité, comme à l'école Saint-Jean, autrefois :

Lance ta faucille et moissonne : l'heure est venue de moissonner, car la moisson de la terre est mûre.

Quand je me suis relevé ça allait mieux. Je me sentais le modeste instrument de la sanction divine. J'ai relu la liste en m'arrêtant sur

chaque mot, le total tombait juste. J'étais loin des 144 000 Justes recensés par la Bible, mais à ma petite échelle, ce n'était pas si mal. Joli travail artisanal, pour un débutant.

J'ai plié mon papier avec soin et je l'ai rangé dans la poche de ma veste, puis j'ai remis ma veste après l'avoir brossée.

C'est Mériot dont j'aurais voulu épurer les comptes en premier.

Je suis passé le voir à la pharmacie mais sa femme m'a dit qu'il était à quelques kilomètres de là, à l'enterrement d'un ancien préparateur, c'est bien de lui de ne rater aucune obligation sociale pour se faire mousser. Je n'étais pas prêt à attendre, il y aurait ensuite l'inévitable collation au bar des Amis, judicieusement situé entre l'église et le cimetière, vin et rafraîchissements, saucisson, gâteaux rances. Mériot en serait, on pouvait y compter.

Je ne savais pas trop encore comment j'allais m'y prendre, mais j'étais résolu et impatient. La justice doit être immédiate, une fois le verdict arrêté.

J'ai décidé de rejoindre à pied le chemin qui serpente le long de la rivière, pour marcher

jusque chez Bessac. Sur un peu moins de deux kilomètres c'est un sentier agréable, ombragé, avec ce qu'il faut de peupliers, d'herbe tendre et de noisetiers pour attirer les couples des environs le soir, et les pêcheurs de truites le week-end. En semaine il n'y a jamais grand monde ; ce jour-là personne en vue.

C'est sur ce chemin pourtant que j'ai croisé Magali Fournier, je vous jure que c'était la dernière personne que j'aurais voulu voir alors, je me sentais pur de cœur et de corps comme un tendre agnelet et le diable en personne tentait de m'égarer, aussi me suis-je raccroché aux Textes, mais tout ce qui me venait en tête, pauvre de moi, c'était :

Vêtue du soleil, la lune sous les pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles, ou pire encore, ce psaume que les vieilles dévotes feignent de ne pas lire, en ouvrant leur livre de messe à la mauvaise page.

J'allais passer en la saluant à peine, d'un regard et d'un marmonnement.

J'évitais de la regarder je vous le jure mais c'était difficile, en bas il y avait ses jambes d'abord, ses jambes étaient très blanches et

longues avec des veines bleutées à peine apparentes et de frêles ballerines aux pieds, bien au-dessus il y avait ses seins, beaucoup trop développés par rapport à sa taille, débordant du débardeur trop juste et là où mon regard finit par se poser, vacillant, sur ses hanches minces il y avait ses mains au vernis à ongles écaillé, alors j'ai relevé la tête d'un coup, le sang m'est monté jusque dans les cheveux et enfin j'ai vu son visage très blanc lui aussi, avec les yeux bleus des poupées et la bouche peinte en rouge.

J'ai bien tenté de regarder mes pieds un petit moment et la rivière ou les peupliers mais elle me barrait le passage, je vous l'assure, le sentier est étroit.

C'est elle qui m'a parlé en premier, je le répète : c'est elle. J'allais partir. Je ne serais pas resté.

Insolente, avec ça :

— Vous faites l'école buissonnière, vous aussi ?

J'aurais pu la sermonner d'un air digne mais je n'ai pas pu m'empêcher de rougir encore plus, je devais être pivoine et raide de partout, bref je ne faisais pas le fier et je respirais mal, avec ma cravate j'avais le sentiment très clair d'avoir l'air d'un con.

J'ai fini par la regarder en face, il faut prendre le taureau par les cornes me dit toujours Françoise quand je finasse, et en réalité la petite n'avait pas l'air moqueuse vraiment : tendrement aguicheuse, oui tendre, et du coup je n'ai rien trouvé à dire.

Elle a montré la rivière et elle m'a dit qu'elle trouvait ça très beau, pas moi ? Est-ce que j'allais à la pêche, parfois ?

Comprenez-moi, elle n'aurait pas fait de mal à une mouche mais elle me pétrifiait, je me sentais stupide alors j'ai souri et je suis entré dans son jeu, j'ai parlé des poissons vif-argent que j'attrape au vol, hop là, comme ça, et j'ai mimé le geste. Enfin je ne sais pas comment c'est arrivé, aujourd'hui encore ça me paraît à peine croyable, très vite elle m'a pris par la main et m'a dit qu'elle voulait me montrer sa cachette derrière les roseaux, personne d'autre qu'elle ne la connaissait et c'était un autre moi qui la suivait, je vous jure, un moi déraisonnable, quelqu'un qui n'avait jamais rien calculé ni rien prévu ni rien anticipé de sa vie.

Elle s'est allongée dans l'herbe et sa jupe remontait haut sur ses jambes, elle était maigre et blanche comme ces gamines qui ne partent

pas l'été. Et tout en m'en voulant je me suis penché vers elle, il ne me sortait pas de la tête que cette fille avait l'âge d'être la mienne, que non contente de faire le malheur de Fournier elle ferait le mien, mais ça m'était égal parce que ses cheveux étaient éparpillés dans l'herbe alors je l'ai embrassée là, juste à la naissance de l'épaule, sur une veine qui battait à peine ; et son cou était si long et fin, fragile, que l'espace d'un instant j'ai voulu le serrer sous mes doigts.

Je suis retourné au bureau une heure ou deux plus tard, va savoir combien de temps je suis resté près d'elle. J'étais épuisé, la cravate dans ma poche. Il fallait que je trouve une solution à ce trop-plein dans ma tête, que je réorganise tout. Ça n'allait pas très bien, non, et je m'étais un peu écarté de ma tâche.

J'ai rouvert les dossiers et j'ai pris des notes, presque tout l'après-midi. J'ai ajouté quelques noms dans les colonnes de mon petit papier, j'en ai retranché d'autres, des peccadilles. Je n'ai retenu que les fautes d'une gravité significative, c'est l'expression légale, et ce n'était pas ce qui manquait. J'ai fait des

photocopies, y compris des notes manuscrites de ces dernières années.

Puis j'ai pris une feuille solennelle, une blanche immaculée à en-tête du cabinet, un stylo plume qui ne bave jamais et j'ai écrit, comme dans les beaux courriers officiels :

« Monsieur le Percepteur,

Par la présente je tiens à porter à votre attention une série d'irrégularités, qu'il m'a été donné de constater dans l'exercice de ma profession... »

J'ai rempli presque quatre pages d'une belle écriture déliée et j'ai ajouté les formules d'usage ; j'ai passé un coup de buvard dessus même si ça ne sert à rien, juste pour le plaisir et les souvenirs d'école, et j'ai signé sans trembler.

Puis j'ai repris ma feuille, celle que j'avais séparée en deux colonnes, j'ai tracé lentement une ligne en diagonale et j'ai écrit en gros, au-dessus :

PAS DE REPORT À NOUVEAU.

Puis en plus petit, dessous : Comptes soldés. Avec un point derrière. J'ai souligné avec la règle, en rouge.

En sortant j'ai collé une feuille sur la porte de mon bureau :

« Absent pour une durée non déterminée, motif personnel. »

Et pour Alain, mon associé, j'ai laissé un mot indiquant que comme il le souhaitait sans oser me le dire depuis des années nous pourrions enfin discuter de la vente de mes parts à mon retour, dans un mois ou deux ; à condition que cela puisse se régler rapidement j'étais prêt à accepter son offre.

J'ai posté l'enveloppe avant de partir. Elle pesait lourd comme les âmes que j'avais dû peser.

Ô grande cité, Babylone cité puissante, il a suffi d'une heure pour que tu sois jugée.

Moi, j'étais sans remords. Je suis allé à quelques kilomètres, dans la succursale la plus proche, acheter un camping-car. J'ai longtemps hésité d'abord entre caravane et camping-car, parce que la caravane c'est un peu la liberté dans mon idée, tu la poses quelque part et après tu files avec la voiture, tranquille et léger ; mais pour Françoise je savais que le rêve de toujours c'était le camping-car, elle en parlait souvent. Et puis c'est plus maniable, il faut reconnaître, un camping-car.

Je l'ai pris blanc, seule couleur disponible à dit le vendeur. J'ai opté pour le meilleur modèle sans mégoter, couchettes confortables, antenne télé, Sanibroyeur dernier cri, des rideaux aux fenêtres; sur les flancs, des petits dessins bleutés qui rappellent un peu les Andes ou la Patagonie. Le chèque était le dernier du carnet, il m'a semblé que c'était un bon présage.

Je suis passé cueillir Françoise et les petites à la sortie du lycée, dans le camping-car flamboyant neuf, pour faire la surprise. Françoise a mis ses deux mains sur la poitrine, là, l'une sur l'autre à côté du cœur, elle est restée bien deux minutes bouche ouverte mains croisées, comme si un massage cardiaque préventif pouvait seul calmer l'émotion désordonnée que je ressentais aussi.

J'avais passé quelques heures à faire tous nos bagages et comme c'était bien la première fois, j'avais sans doute oublié un maillot de bain ou un pull mais après tout j'avais des excuses, pas la moindre idée de notre destination, on achèterait bien le reste, des babioles et des fringues en veux-tu en voilà, et les filles trépassaient comme pour un premier bal.

Au moment de quitter la ville, au dernier feu rouge j'ai klaxonné, mes filles ont fait signe en direction du bar et mon dernier regard dans le rétroviseur a été pour Magali Fournier en terrasse, très blanche, jambes croisées très haut; il m'a semblé voir un dernier rayon briller dans ses cheveux.

Je me suis mis à hurler comme un possédé fenêtres ouvertes, les bourgeois, c'est comme les cochons, Françoise a éclaté de rire et repris en cœur, les filles aussi.

Le Soleil disparaîtrait dans quatre milliards et demi d'années, c'était certain, en attendant moi je partais en vacances pour la première fois.